

Mile Pešorda
Ars poetica

Traduit du croate par Évaine Le Calvé-Ivicevic

1.
L'unité est Polyphonie.
2.
De partout les mots affluent au Livre : le poète est une rose, la mer poésie.
L'ordre frappé par l'éclair.
3.
Marguerite geint et séduit les jeunes provinciaux, le goéland fond sur une bicoque et, tiens, l'enfant s'élançe vers le large — le langage cherche une maison.
4.
Puissants, je vous annonce une bête à cent têtes, la fatale avidité des femmes, la révolte des cadrans, le courroux de l'Ouvrier.
5.
J'annonce une marée aux marchands de désespoir, incapables de lire même un journal sans gémir solennellement.
6.
J'annonce le néant à ceux-là qui caressent les os d'Ivan Goran Kovacic et nous empêchent de rêver dans la beauté de notre ciel.
7.
Je meurs dans une brassée d'immortelles, je ressuscite dans la Blessure.
8.
Réjouis-toi, ma compagne, la mer berce la terre de notre langue : et le corps offre un coquillage aux morsures secrètes.
9.
La Polyphonie est Unité, qui ne souffre aucune loi, qui toujours s'établit à la mesure de la liberté dans cette demeure d'angoisse — tandis que des fées millénaires endorment les enfants, tandis que sifflent des vipères à nos fenêtres.
10.
La poésie est ma lanterne qui dessine l'espace des ténèbres, main lumineuse tramant un tissage sibyllin.

11.

Terreur de la blancheur, du dehors, des ciseaux universels. Serait-elle de retour, l'ère des insensibles qui, un sourire aux lèvres, exterminent jusqu'à leurs frères — pour un gramme de gloire? Réchauffe, ô toi qui as peur, réchauffe tes paumes au feu de cet attouchement.

12.

L'oiseau déchire la nuit, portant le merveilleux des lointains, et pousse un cri de joie, agonisant, dans un arbre, dans ma poitrine.

13.

J'aime.

Je t'aime, maison qui navigues par les sphères.

RENCONTRE AVEC FRANZ KAFKA DANS MON BUREAU
ou
LETTRE CONTRE LE FASCISME

Combien de prédicateurs bouches à feu

Arbres arbres arbres arbres

Quaero hominem

J'ai peur de cet Œil

L'hiver cliquète d'étoiles bottées

D'un sourire plombé d'enchanteur

— C'est entendu. Au travail, les gars!

Écrasons-les dans le ventre de leur mère! —

Ratatiné, sur une place, tu fixes du regard une poire juteuse

A-t-elle, elle aussi, une oreille? Quelque bon

Petit ver? L'hiver a un remède pour toutes les gueules

Et pour la tienne aussi, Prince, qui suis derrière la vitre

Les pigeons les tramways la foule

Dans la clarté d'une tête de mort

«Encore des sermons! Éteins cet engin du diable

Pas moyen de finir mon rêve (*je parle dans un coquillage*

et ma voix grelotte dans la gorge

d'un horrible poisson)

Pas moyen de saisir la voie de la réconciliation absolue»

Résonnent les brodequins de mille lieues,

Un oiseau au bouquet d'immortelles

Survole son nid piétiné, âme ténue
Le printemps est encore passé à côté
De notre toit

L'hiver cliquète d'étoiles bottées (*je parle dans un coquillage et ma voix
grelotte dans la gorge d'un horrible poisson*)
Festoyons, Franz,
Sur la paume lisse de notre sœur

Festoyons

(Des fascismes ondoient, sifflent gracieux brutaux
O, oiseau sans voix livre chêne de chants
De cette gorge
Une orange glacée

Lance un jet
Folle encre noire

LES INVASIONS N'ONT PAS CESSÉ

Les invasions n'ont pas cessé, le sang n'a pas encore trouvé son corps véritable. Les atomes de folie se massent dans des fosses que nous voulons combler du vacarme de mots desséchés. Seul le Livre dans l'absolue virginité de ses feuillets peut donner un nom à cette horreur.

L'aigle ne nous apporte pas le fracas de l'éternité, ni le signe de l'oubli. Seules nos paumes prédisent un oiseau, au creux des roches devenues muettes la parole espère notre pureté.

Glisse-toi dans un arbre frappé par la foudre, il te sera fait don d'une crevasse — heureuse de porter un homme dans l'étreinte du ciel. Entends-tu la cohue du siècle dans l'infamie universelle, vois-tu le sourire de Celle qui foule les galaxies herbues ? Ses lèvres n'auront pas de pitié, si ce n'est pour celui qui accourt vers elle suivi du bourdonnement d'une puissante ruche —

car son œil souffre du gouffre où se trament les invasions, où une voix harcèle la triste Eurydice.

SCÈNES

Le rêveur de révoltes écorce un tronc, à grands revers de main le guerrier
chasse les mouches : un torrent d'images a éclaboussé l'observateur.

Le bûcheron vide un verre d'hydromel, une meule de foin odorante dans
les cheveux.

Et un jet de sang
a inondé le corps du Chanteur
corps tout d'écorce
de ciel pur

Plus tard la pluie s'ébat, fillette aux lèvres généreuses, une main hâlée se
blottit dans le juteux orifice — pour toujours.

Le rêveur de révoltes ancré au cœur de la matière, de l'air au parfum de futur
mais lui-même blessé dans son être

Un vent glacé couche
l'herbe

Ses paroles maudissent la cuirasse où les anges chantent des refrains pail-
lards, ses paroles emplies d'angoisse frappent aux jolies lèvres toutes macu-
lées d'âme...

Mais que diable attend l'épervier sur son épaule, que n'attrape-t-il pas
la sacrée garce !

Le corps du Rêveur-qui-chante a ruisselé d'eau, il s'y donne au monde, prend
part au secret de la vie

Mais qui lavera
les ténèbres de l'Histoire

qui donc brisera le souffle de serpent qui étreint le chanteur dans sa baie...

VOICI LA JOIE

Voici la joie qui s'annonce
Voici la souffrance déversée en un chant puissant

Au seuil de la conscience à la porte de la parole
Un verre vide au poing la gorge tressillante
Vous avez appelé à la révolte
(Un tic tac s'égrenait dans l'être authentique)

Un bol de blettes terre gorgée de mots
Le banquet est prêt pour celui
Qui apportera la Voix
(Le voilà, tout couvert de croûtes)

Et ce qui jadis fut conçu dans la nuit des temps
Et la pensée des nouvelles générations
Débordent en nous telle une fureur sublime
Telle la plume trempée dans le sang de l'amour

Voici la souffrance qui s'avance
Voici un peu de nourriture pour vous, frères tristes

J'ÉCOUTE TA VOIX A l'ombre d'Ivan Goran Kovacic

J'écoute ta voix qui s'arrache
Du mur âpre et dur
J'écoute cette mère poésie du secret
Une fleur d'aubépine aux lèvres

L'étincelle est morte seul vacille encore
L'écho éthéré de ton nom
Patrie qui offres à la poésie
Un halo d'angoisse tu offres un oiseau

Un oiseau que j'écoute lancer
Son chant puissant au-dessus d'escaliers étroits
Tu offres un horizon aux murs âpres et durs
Tu offres une voix douce qui s'élève avec le poème

En un violent revers de main du cavalier au javelot
Qui ouvre ton cœur et mon cœur
Terre

Qui coules dans cet arbre de l'amour.

II

Cette main reconnaît la lumière
De ton âme le crayon qui conduit
Le poète vers le maquis

Des dragons de papiers se dessinent
Dans les caves rouges
De la terre qui vibre

Ce crayon reconnaît
Ton pas tout entier dans la lumière des mots
Ta sève dans le repli d'un olivier

Ton heurt
Contre la dalle insensible
Du seigneur de la nuit

Chanteur, toi
Qui me saisis dans ta voix brillante

III

Lorsque je te connaîtrai nue tout à fait
Parée des premiers signes de la féminité
Branches ornées du gazouillis des hirondelles
Branches qui brandissent les ténèbres des corps
Au large sur un navire
Qui berce les marins endormis
Dans l'herbe tiède de ta floraison
Lorsque je te connaîtrai agitée
Prise par la tempête, lumineuse
Tes yeux qui allument le rêve sous la roche
Qui appellent les escargots dans leur étreinte
Qui métamorphosent les églises en lacs

Emplis de la musique du nudisme de l'espoir
D'un accouplement muet
Tandis que le cri emporte un canard sauvage
Tandis que le terrassier abandonne soudain sa pioche
Pressé de s'imprégner au puits longuement
Longuement de tes yeux
Qui consacrent la voie

Lorsque je te connaîtrai avec la fontaine
Aux nuées éclairées
Avec le Livre à son chevet
Qui chuchote : eros rosée le coq
Joie des révolutions
Fraternité d'êtres dans ton regard
Qui est le cosmos qui est la terre
Que je foule tout entier dans l'appréhension d'un nom
Que la voix trahit

Lorsque je te connaîtrai pure
Originelle future
Les seins riants
Pour l'invasion
Pour le baiser

Avec quelle voix
Ton corps réel
Félé
S'annoncera-t-il : ô je suis jeune
Éternelle
Rêve sous la roche
Triste Semeur

NUDITÉ INTÉRIEURE

I

Le verbe a avalé l'obscurité
La bougie allumé
Le ventre du discours. Le bourdonnement
Dans cette métamorphose
Se mue en scintillement de signes,

Agonie de papier.
L'obscurité
Enterre les ombres.
Flâneur mort près du chemin.
Il est temps de laisser l'eau
Se déverser dans le tunnel, qu'elle aussi touche enfin
La mare nostrum.
Où est donc cette mer ?
Où sont les premiers cavaliers ?
En quoi leurs signes
Atteignent-ils les miens ?

En mon corps je deviens
Le corps d'un mot, ouvert
A ton silence, à un mouvement
Secret de toi.
Fonderais-je
Une poétique de l'attouchement
Que j'ouvrirais béant l'écrin du corps,
De chacun qui se livre
A l'appel. L'oiseau heurte la fenêtre,
La femme pousse un cri, blottie sous une paume,
La porte s'ouvre se ferme
Dans un courant d'air intérieur.
L'espace authentique des mots
Est tracé par ta bouche qui, éclairée,
Cultive le silence :
Je nais je disparaiss dans l'obscurité
De la bougie éteinte au fond de ton corps.
Est-ce le signe qu'un attouchement s'est accompli ?

II

Nourriture
pour les courageux bipèdes,
vin des caves les plus fétides :
la hache a tranché
une langue audacieuse, les doigts garrotté
le cou du coq.
Il faudrait
nous imprimer. Mais dans quoi ?

Lumière attristée par les mots
mots pleurant la lumière.

Affeuse morsure sur l'encolure du cheval.
Fourmis au travail.
Je voudrais produire une multitude de significations
qui appelleraient l'avion le plus hardi.
Que chante
le rex cravatorum, l'aube existait
avant lui, reste à la discerner
dans le lait fangeux.
Mais où la mener à découvert ?
Après des années de honte elle
nage dans l'azur des cieux
laissant la rêverie illyrienne en haillons.
O âme folle de la présomption !
La vipère va bondir,
Croquer la femme à belles dents...

La lampe redoute les intrus.
Une meute d'inspecteurs, de chiens,
dévore mes mots,
La lame tenace scie le cou du Poète.
Dormez ! Dormez !
O, dormez, fils glorieux !
Le tracteur labourera aussi votre maison.
Dormez !
 Ma chair
boit la lumière, la lampe brûle
les ailes d'une chauve-souris.
Le discours dénude la nuit.

III

Où aller ? se demande celui qui ressent seulement
la boussole. Où aller ? égrène l'aiguille.
Est-ce une révolte ? Rien qu'un manifeste muet,
dessin dégoûté du mariage

avec cette garce de feuille. O voyageur
du paradis, est-ce le moment de lacérer la Couverture ?

D'enivrer l'oiselet apeuré,
le puits qui reconnaît l'appel ?

Briser le rempart, la pierre honteuse
de tant de débuts ! Et il y a des balles
dans la voix pure ; la note a été réglée
une infinité de fois, l'aiguille égrène son tic-tac :

celui qui est furieux, celui qui ignore
la douceur des entrailles, qui porte l'oubli,
aura un toit, et la lumière de l'abîme,
les sommets et, lorsqu'il chutera, un radeau

pour naviguer sur la Rivière morte.
Qui alors, si ce n'est cet autre,
pelotonné, inondé de lait,
dira OÙ ALLER, dira l'aube,

une gorgée d'errance, la toute première goutte
chue, lumière qu'apporte la source ?
Qui, tout-étant, sortira sur le balcon
arrachant l'écorce avec une nouvelle ardeur ?

IV

« Tu vas tomber », croasse l'horloge
grinçante, tu vas tomber, ô, arbre,
le sang s'écoule entre les jambes des garces
sur le sable, on verse à pleins seaux

la mer sur le corps d'un errant
qui un couteau à la main fréquente la lie.
Tu vas tomber, l'avidé saisit
son épée, celui qui a élevé la maison

dans l'infini de l'esprit, coquillage céleste,
qui méprise *la boue des âmes à deux*,
sauvage, martien, qui ne goûte la figue
que lorsqu'elle quitte l'origine, lorsque l'anxiété

la fond en une chose plus grande,
neuve : renversement - altérité

couronne de ton corps, corps de l'âme
née pour s'interroger, pour être hôte
en elle-même, en un monde affilé

pour hâter la chute. Ferme le livre, ô bête fauve,
Abandonne aux bâfreurs le mot, le silence, le cri.
L'infinité du coquillage, ouverte, ronde,
divulgue la lampe, figure rouge ;

la divinité est un poignard, un rôdeur métamorphosé,
destructeur qui, ourdissant dans la pauteur,
crée l'unité, arc-en-ciel universel,
dynamite pour l'époque, pour la dictature.

V

Les rats avancent !
Elle n'a hurlé que cela dans mon âme
Elle. A présent je porte son corps mort
Dans mon corps.
Dans notre sang
(qui coule absurdement)
Je grave dans le mur le signe de la révolte :
Pour vous qui viendrez, justes dans votre fureur.

Un jet de verbes coincé dans la gorge.
Comment recracher l'Histoire ?
L'espace d'un instant je vis toutes les flâneries,
Tous les livres ouverts, toute la joie de l'attouchement.
Car seul l'instant nous consacre à l'éternel.
Sous ce regard ensanglanté,
Sous ce sourire qui tue l'humanité,
Sous cet hiver sibérien et griffu
Sous cette sainteté glacée en soutanes.
Les bottes résonnent,
Ouvre la porte, brave homme,
Le moment est venu
D'enterrer le mouvement qui trouble la quiétude
Tu seras consacré.
Je rassemble
Ma maison autour de moi, avec les mots de l'espoir
Je réchauffe l'angoisse. Le logis de mon être

N'est plus depuis longtemps le logis du monde ;
Le discours dense brûle les os et le corps apparaît
Dans le mot qui LA désigne, assassinée,
Dans mon corps...

Je cueille tes mots (d'amour)
Dans les blés. Tu gémis « Les rats ! Viens vite »
— et j'avance dans la lumière de ton corps,
Les mains crispées, emplies de semence.

Extrait de *J'écoute ta voix*,
Mostar, 1980

Mile Pesorda est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes publiés en Bosnie-Herzégovine. Il a traduit en croate Char, Yourcenar et Kundera. Il a écrit en français *Parole pour elle*, 1992, *Sarajevo 92*, *fragments d'une histoire*, 1993. Il était éditeur à Sarajevo. Actuellement, il enseigne à l'université de Rennes II.